DIXIÈME ANNÉE. — N° 222 1er AVRIL 1906 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

LA QUESTION DES FANTOMES

Les « fantômes », les « esprits matérialisés » passent un mauvais quart d'heure. La presse quotidienne est remplie de révélations sur les supercheries des médiums. Quelques-unes des personnes qu'irritaient nos réserves doivent être dans leurs petits souliers.

Mais est-il bien vrai que tout ne soit que mystification dans les expériences auxquelles le nom et l'autorité de M. Charles Richet, membre de l'Institut, semblaient avoir donné définitivement droit de cité dans la science officielle? Examinons les faits sans parti pris.

Il y a d'abord le cas du médium Eldred. Celui-là paraît bien être dès maintenant jugé. On trouvera plus loin une traduction d'un article du *Light* qui édifiera nos lecteurs sur les procédés de ce joyeux fumiste.

On se souvient des controverses que nous avons dû soutenir à son sujet avec M. et Mme Letort. Non seulement M. et Mme Letort étaient persuadés qu'ils avaient vu, de leurs yeux vu, ce qui s'appelle vu, des « fantômes » ; mais, dans ces « fantômes », ils avaient reconnu des parents et des amis, de « chers disparus ».

Quand, timidement, nous osions, à propos de ces prétendues reconnaissances, parler d'impressions subjectives, nous nous faisions traiter d'ignorants, ou peu s'en fallait. Et quand nous ajoutions que, même si les formes humaines entrevues avaient eu une réalité objective, elles n'auraient pu être une preuve de la survie, nous apparaissions, aux yeux des spirites, comme des entêtés qu'aucune évidence n'était susceptible de convaincre...

Nous sommes bien vengés !

Est-ce à dire que le phénomène, dit de la matérialisation, soit, pour nous, un phénomène inexistant? Telle n'est pas le moins du monde notre pensée. Après comme avant la découverte des fraudes de M. Eldred, nous croyons à la réalité du fait, dit de la matérialisation ; mais nous y croyons dans une mesure dont nous avons déterminé les limites. Ce phénomène, à notre sens, n'est nullement lié à la survivance, après la mort, de l'âme humaine. Il n'a rien à voir avec ce troublant problème de la survie ou de l'immortalité. La forme matérialisée, le « fantôme » n'est, suivant l'expression que nous avons déjà employée, qu'un *mannequin* fluidique, sans existence personnelle, et que rien, dans l'état actuel de nos connaissances, ne permet de supposer actionné par une autre volonté que celle du médium...

⁂

Le cas de Bien-Boâ, le « fantôme » de la villa Carmen, à Alger, qui occupe, après celui de M. Eldred, l'opinion publique, paraît bien nous donner raison. Quoi qu'en disent, en effet, les journaux, la fraude, en ce qui le concerne, est loin d'être aussi formellement établie qu'elle l'a été pour les prétendues matérialisations de M. Eldred. Il nous semble même que tout ce qui a été publié, bien loin de prouver que M. Charles Richet a été dupe d'une mystification, contribue à démontrer la réalité des faits qu'il a constatés.

Voici une interview, découpée dans la *Patrie*,

qui résume à merveille les objections qui lui ont été opposées, notamment par le docteur Valentin, et les réponses qu'on leur peut faire. C'est M. de Vesme, directeur des *Annales des Sciences Psychiques,* qui parle :

Le docteur Valentin soutient, dit M. de Vesme, que la manche gauche du médium, dans quelques photographies prises par le professeur Richet, est vide et épinglée au fauteuil occupé par la négresse Aïscha; dans ses déclarations il aurait même ajouté qu'elle « simule le bras de Bien-Boâ » ; mais au sujet de ces derniers mots, M. Valentin a peut-être mal formulé sa pensée ; il suffit de jeter un regard sur la photographie pour se rendre compte que, vide ou pleine, cette manche représente bien celle qui devrait couvrir le bras du médium lui-même.

Mais enfin, de l'avis du docteur Valentin, si la manche est vide, c'est que le bras correspondant, dissimulé sous le bouffant de la chemisette, sert à maintenir le mannequin, c'est-à-dire que le prétendu fantôme serait formé d'une perche dont M. Valentin aperçoit même quelques points, et sur laquelle le médium aurait préalablement posé un masque représentant le visage, et une draperie qui serait censée recouvrir le corps. Donc, pour le docteur Valentin, Bien-Boâ est un mannequin ; le médium, Mlle Marthe, serait bien à la place qu'elle paraît occuper dans les photographies, sauf ce qui a trait au bras gauche, dont il a été question. Mais s'il en était ainsi, Mlle Marthe n'avait aucune raison pour cacher son visage, ce que le docteur Valentin estime avoir été fait dans une intention frauduleuse ; tout au plus, on peut supposer qu'elle ne voulait pas laisser photographier son visage, sachant que ces photographies pouvaient être publiées.

Maintenant, si Bien-Boâ est un mannequin dont la charpente est principalement constituée par une perche, comment se fait-il qu'il marche à travers la salle, au milieu des expérimentateurs, et surtout qu'il souffle dans le tube de baryte qui lui est présenté pour constater la normalité de son appareil respiratoire ? S'il y a donc une supercherie, ce n'est tout au moins pas celle que le docteur Valentin a cru découvrir, et qu'il a trouvée si « évidente ».

Le rôle de Bien-Boâ aurait donc été tenu par Mlle Marthe ou par Aïscha ? En ces cas, il aurait fallu nous expliquer comment M. Richet, M. Delanne, et d'autres expérimentateurs, ont pu voir plusieurs fois le fantôme sortir d'une boule légèrement lumineuse, qui s'était formée sur le plancher, et disparaître, également par le plancher, sous les yeux des expérimentateurs.

L'interviewer du docteur Valentin trouve que ce dernier « n'a pas tout à fait tort, car le bruit commence à courir, à Alger, que le fantôme Bien-Boâ ne serait autre qu'un domestique de la villa, admirablement exercé à jouer son rôle de mystificateur ». Or, il est de toute évidence que, s'il en était ainsi, le docteur Valentin aurait, au contraire, parfaitement tort, puisque l'hypothèse de ce domestique détruit celle imaginée par le susdit docteur. Si le rôle de Bien-Boâ était tenu par un domestique, point n'était besoin d'avoir recours à un mannequin.

Je sais bien qu'un médecin d'Alger, le docteur Rouby, a donné une conférence dans laquelle il a présenté ce domestique, Areski, lequel aurait avoué qu'après avoir aidé les expérimentateurs à fouiller la salle des séances, il se cachait dans le cabinet médianique, dont il sortait ensuite pour jouer le rôle de Bien-Boâ. Malheureusement, il a été constaté que jamais Areski n'avait été admis à aider les expérimentateurs dans la perquisition qu'ils opéraient au début de chaque séance, et qu'il ne pouvait donc pas se cacher où que ce fût. Devant l'évidence de ce fait, Areski proclame, à présent, qu'il s'est moqué du docteur Rouby et, par ricochet, de ceux qui ont accepté la version.

L'avocat Marsault, également d'Alger, se vantait à son tour d'avoir reçu les aveux de Marthe B... et de son père qui, d'un commun accord, lui avaient avoué que les phénomènes étaient produits frauduleusement au moyen d'une trappe ouverte dans le plancher. Mlle Marthe et son père nient avoir jamais dit cela. Le général Noël a fait examiner la salle des séances par l'architecte Emile Lowe, qui l'avait construite, et qui a déclaré, par une expertise légalisée par la mairie d'Alger, *qu'il n'y avait pas de trappe ni d'autre ouverture secrète dans la salle, et qu'il n'y en avait jamais eu.*

Ainsi tombent, l'une après l'autre, toutes les hypothèses imaginées par les détracteurs du professeur Ch. Richet et du général Noël, hypothèses qui, remarquez-le bien, se détruisent les unes les autres, puisqu'il est manifeste que si Mlle Marthe ou la négresse Aïscha avaient tenu le rôle du fantôme, elles n'auraient pas eu besoin d'avoir recours à un mannequin : que si Bien-Boâ était Areski, les soupçons qu'avait fait naître l'apparence de Mlle Marthe dans les photographies n'étaient pas justifiés ; que s'il y avait une trappe, Areski n'avait pas besoin de se cacher dans le cabinet après la perquisition, et ainsi de suite.

M. le docteur Valentin est plus sceptique que saint Thomas. Thomas Didyme, il est vrai, après avoir nié la possibilité d'une matérialisation, s'était rendu au témoignage de ses sens et de la raison. Mais il n'avait pas cette étrange incrédulité qui consiste à refuser les affirmations d'un physiologiste et psychologue émi-

nent, d'un général, d'un ingénieur, d'un docteur, de trois officiers, etc., témoins oculaires, pour croire, les yeux fermés, aux racontars d'un cocher arabe, chassé par son maître, et à d'autres vagues insinuations contradictoires, dont pas une n'a jusqu'ici résisté à un examen même superficiel des faits.

Le raisonnement de M. de Vesme paraît irréfutable.

Mais il y a mieux ; il y a une lettre de M. Charles Richet, qui répond à ce point spécial des aveux du cocher Areski et de Marthe B... :

Monsieur le Directeur,

Quoique je sois résolu à ne plus intervenir dans les polémiques relatives aux expériences de la villa Carmen, je ne veux pas laisser s'accréditer cette erreur des soi-disant aveux.

1° Le cocher du général Noël, Areski, n'a jamais assisté à une seule expérience et il y avait impossibilité matérielle à ce qu'il y assistât ; son assertion qu'il a joué le rôle du fantôme est due à un simple mensonge audacieusement absurde ;

2° Les aveux de Marthe B..., s'ils sont réels — ce dont je doute — consistent à dire qu'il y avait une trappe dans la villa Carmen ainsi qu'il résulte d'une lettre que m'a écrite récemment M. Marsault. Or, il n'y a pas de trappe, comme le prouve un procès-verbal dressé par les architectes-experts et des témoins patentés.

3° Je n'ai à m'occuper ni de ce qui s'est passé en 1904, ni de Bergolia (?), ni des mystifications qui auraient été, à d'autres époques, délicatement imaginées par les hôtes du général Noël. Je n'ai parlé que de ce que j'ai vu et je n'ai pas un mot à retirer de ce que j'ai écrit.

4° Il sera publié prochainement, avec tous les détails nécessaires, des observations dues à trois officiers et à deux docteurs en médecine ; observations qui ont été prises isolément par ces savants, expérimentant avec d'autres médiums.

En définitive, il ne reste rien de tout ce qui a été objecté.

Veuillez croire, je vous prie, à mes sentiments distingués.

Charles Richet.

Mais le mieux est pour nos lecteurs de se reporter au récit du docteur Richet, paru dans notre numéro du 15 décembre dernier. Ils y liront, par exemple, ceci :

B. B. commence par apparaître dans l'ouverture du rideau, puis il rentre. Mais à peine B. B. est-il rentré, que je vois, sans que le rideau se déplace, UNE LUEUR BLANCHE SUR LE SOL, EN DEHORS DU RIDEAU, ENTRE LA TABLE ET LE RIDEAU. Je me lève à demi pour regarder par-dessus la table. « JE VOIS COMME UNE BOULE BLANCHE, LUMINEUSE, QUI FLOTTE SUR LE SOL, *et dont les contours sont indécis*. Puis, *par transformation de cette luminosité blanchâtre*, s'élevant tout droit, très rapidement, comme sortant d'une trappe, paraît B. B. De pas très grande taille, à ce qu'il me semble. Il a une draperie, et, je crois, comme un cafetan avec une ceinture à la taille. Il se trouve alors placé entre la table et le rideau, étant *né*, pour ainsi dire, du plancher, en dehors du rideau (*qui n'a pas bougé*). Le rideau tout le long de l'angle est cloué au mur, de sorte *qu'un individu vivant*, pour sortir du cabinet par là, n'eût eu d'autre moyen que de ramper sur le sol et de passer sous le rideau. Mais l'issue a été subite, et la tache lumineuse sur le plancher a précédé l'apparition de B. B. en dehors du rideau, et il s'est élevé tout droit (*en développant rapidement sa forme d'une manière rectiligne*). Puis il va vers la fente du rideau. Alors, sans ouvrir, à ce que je crois, le rideau, tout à coup il s'affaisse, disparaît par terre, et en même temps on entend un bruit de clac clac, comme le bruit d'un corps qui se jette par terre. Très peu de temps après (*deux, trois ou quatre minutes*), aux pieds mêmes du général, dans la fente du rideau, on voit encore la même boule blanche (sa tête ?) *apparaître au ras du sol, puis un corps se forme*, qui remonte rapidement, tout droit, se dresse, *atteint une hauteur d'homme*, puis soudain s'affaisse sur le sol : avec le même bruit clac clac d'un corps qui tombe sur le sol. Le général a senti le choc des membres, qui, se jetant sur le sol, ont heurté sa jambe avec quelque violence. »

Comment expliquer, par la présence d'Areski, la formation sur le sol d'une tache lumineuse, qui s'arrondit, s'épaissit, se modèle peu à peu jusqu'à prendre une forme humaine ?

Il nous paraît, quant à nous, que, parmi les phénomènes constatés à la villa Carmen, ce phénomène-là, tout au moins, n'est pas dû à une supercherie.

⁂

Bien entendu, nous n'en donnerions pas, comme on dit, notre tête à couper. Mais nous observerons deux choses : c'est d'abord qu'aucun des *trucs* imaginés pour expliquer les faits constatés par M. Richet, ne peut s'appliquer au phénomène dont nous venons de parler ; c'est ensuite que la formation, le *processus* de ce phénomène est très analogue à celui des phénomènes de matérialisation

partielle dont nous avons été personnellement témoin...

Les mains lumineuses que nous avons vues, dans une séance avec Eusapia Paladino, s'étaient produites de cette façon. Une lueur parut d'abord, qui grandit peu à peu, prit une forme précise, devint enfin une main qui se déplaça...

Cette main, dont les doigts s'agitaient, semblait de cristal souple. Quelle substance, autre que le fluide du médium, aurait pu se coaguler ainsi ? Je ne connais aucune autre substance au monde qui puisse donner cette impression d'une main transparente, translucide tout au moins, qui serait vivante.

Pour nous donc, le phénomène de la matérialisation paraît possible ; mais nous le considérons comme un phénomène purement physique : c'est une image projetée par le cerveau du médium qui, en s'extériorisant, crée une forme où vient se modeler le fluide. L'expérience réussit, plus ou moins bien, suivant que ce que l'on pourrait appeler le « volume » de la forme projetée est en équivalence plus ou moins exacte avec la quantité de fluide dont dispose le médium. Si le mannequin fluidique a l'apparence de la vie, c'est qu'il se déplace et se transforme instantanément, suivant l'endroit où le cerveau du médium localise l'image créée et suivant les modifications qu'il fait subir à cette dernière...

Hypothèse ! dira-t-on. Hypothèse, en effet, mais hypothèse qui a, du moins, ce mérite de ne point faire intervenir le surnaturel là où il semble, de toute évidence, qu'il n'a aucune part.

GASTON MERY.

LES TRUCS DE M. ELDRED

Récemment de très vives polémiques s'étaient élevées entre les spirites anglais au sujet des séances de matérialisation de M. Charles Eldred, le fameux médium de Nottingham, dont nous avons déjà eu occasion de parler ici-même.

Une commission d'experts, déléguée par une société de spécialistes en ces matières, avait assisté à une séance donnée à leur intention par M. Eldred et avait été jusqu'à déclarer que les séances de M. Eldred étaient truquées et qu'aucun élément extra-naturel n'intervenait dans ses agissements.

Jusqu'ici, cependant, on n'avait pu obtenir aucune preuve matérielle de la fraude. Cette preuve a été administrée au cours d'une séance donnée par le prétendu médium, à Bayswater, chez M. Ronald Brailey qui avait lui-même invité M. Eldred chez lui.

Voici comment le *Light* raconte la scène où M. Eldred fut démasqué et dut avouer sa fraude :

La semaine précédente, dit notre confrère anglais, quelques phénomènes intéressants s'étaient produits aux séances, qui avaient fort surpris certains des assistants. Parmi eux était un ami de M. Brailey, M. John Lobb, homme d'un grand jugement et d'un sens critique aigu.

M. Lobb fit part à M. Brailey de ses soupçons et, apprenant que le cabinet et la chaise dont se servait M. Eldred avaient été apportés par celui-ci de Nottingham et avaient été laissés chez M. Brailey soigneusement emballés, il lui suggéra de les déballer pour les examiner. M. Brailey y consentit.

M. Lobb, alors, examina la chaise et, au bout d'un instant, il montra le dossier et dit : « Il y a un compartiment secret ici. »

On chercha alors par quel moyen ce compartiment pouvait s'ouvrir et on finit par découvrir un petit trou de clef habilement caché sous un repli de la peluche. On réussit à ouvrir la serrure et l'on fit photographier immédiatement le compartiment secret qui était vide à ce moment et qui mesurait environ cinquante centimètres de haut sur six de profondeur.

D'accord avec M. Lobb et un autre de ses amis, M. Wallace, M. Brailey décida de confondre M. Eldred dès la séance suivante.

A cette séance, un grand nombre de personnes furent invitées. Quand M. Eldred proposa aux assistants de se livrer aux recherches d'usage, M. Drew, qui avait été mis au courant, fit remarquer que l'épaisseur du dossier de la chaise lui paraissait suspecte. M. Wallace, alors, qui avait fait faire une clef allant à la serrure, ouvrit ce le-ci ; le panneau d'arrière retomba et l'on vit le compartiment entièrement rempli des objets nécessaires à imiter les « esprits ».

Ces objets furent retirés un à un ; c'étaient : une tête compressible de fantôme faite d'un tissu de jersey rose très léger avec un masque couleur chair ; le tissu flottant adapté au masque servait à représenter le cou ; — six pièces de soie de chine blanche, très fine, mesurant en tout douze mètres ; — deux pièces de toile noire très fine également, pour servir aux soi-disants dématérialisations ; — trois fausses barbes de dimensions différentes ; — deux perruques, l'une blanche, l'autre grise ; — un suspenseur d'habit extensible en métal pour suspendre les draperies et représenter une seconde forme avec un crochet pour

maintenir cette forme à la hauteur voulue ; — une petite lampe électrique, avec quatre mètres de fils de laiton isolé, dont le médium se servait pour produire les lueurs spirites dans le cabinet quand il l'avait quitté ; — une bouteille, des épingles, etc.

En même temps que les autres assistants, M. Wallace avait fait entrer dans la salle des séances un agent de la Sûreté, qui se fit reconnaître dès que la fraude eut été découverte.

M. Eldred, mis en demeure de s'expliquer, fit alors des aveux complets et remit aussitôt à l'agent de la Sûreté la clef du compartiment secret. On exigea qu'il rendît l'argent, ce qu'il fit d'ailleurs immédiatement; les objets trouvés dans le compartiment secret furent confisqués et sont actuellement exposés dans les vitrines du *Light*, à Londres.

Découverte d'un autre fraudeur

Après M. Eldred, voici un autre médium anglais connu, M. Craddock, qui vient d'être pris en flagrant délit de fraude.

C'est le lieutenant-colonel Mark Mayhew, qui relate la scène dans le *Light*.

Désireux, dit-il, de voir se produire en notre présence le phénomène de la matérialisation, ma femme et moi, nous nous fîmes conduire par des amis chez M. Craddock, pour assister à une séance.

Nous arrivâmes entièrement confiants, et sans éprouver l'ombre d'un soupçon ; mais au cours de la séance, nous dûmes nous convaincre que tout ce qui se passait devant nous était du pur truquage. La pièce où nous nous trouvions était tout à fait obscure, et derrière le cercle des assistants, elle était légèrement éclairée par une lanterne photographique à carreau rouge.

Après quelques mots du médium prétendûment en trances, nous entendîmes des voix venant incontestablement d'un ventriloque. On pouvait facilement les reconnaître pour la voix déguisée du médium lui-même.

Puis, après un intervalle assez prolongé, des formes, que l'on nous dit être celles de parents des assistants, vinrent autour du cercle, éclairant leurs figures au moyen d'écrans lumineux. La plupart de ces écrans se ressemblaient et paraissaient être des coulants de rideaux ; les fausses barbes et moustaches étaient mal attachées, et auraient fait peu d'honneur à un théâtre de marionnettes de quatrième ordre.

Une ou deux formes vinrent à moi, prétendant être des parents que je n'avais jamais eus, et un enfant s'avança vers ma femme en l'appelant « mère ». Or, nous n'avons jamais perdu d'enfants.

Ma femme et moi, nous dûmes convenir que toute la scène était absolument truquée.

Nous retournâmes chez M. Craddock la semaine suivante, et les mêmes esprits que précédemment se personnifièrent ; ils s'appelaient le docteur Graëm, le docteur Arnold, la sœur Anny, la Belle Cerise, et Joey Grimaldi. La même farce ridicule recommença, et rien ne pouvait lui être comparable en grotesque que l'extraordinaire crédulité de quelques-uns des assistants. A un moment, une dame, voyant une forme venir à elle, s'écria s'adressant à son mari : « Voyez, voici votre père ! » Le mari répondit : « C'est bien lui ! » Puis se reprenant : « Non, c'est ma mère ! »

Joey me dit que l'un des esprits présents était ma mère ; or, ma mère est heureusement vivante, et, pour le moment, en excellente santé.

Je résolus donc de dénoncer des manœuvres que j'étais convaincu être frauduleuses.

J'obtins une invitation, pour ma femme, pour moi et pour mon ami l'honorable Dudley Carleton, fils de lord Dorchester, et, dimanche dernier, dans l'après-midi, nous assistions à une séance, pour laquelle nous avions payé trente shellings (37 fr. 50).

Les mêmes personnifications se firent. Joey annonça que la mère de M. Carleton était là : or, lady Dorchester est vivante et en parfaite santé.

Un petit miroir nous fut présenté et l'on nous invita à croire que c'était une lumière spirite. Un vieillard vint à nous avec une fausse barbe ; puis une autre forme s'avança vers moi ; elle avait une moustache blanche, haut retroussée. Quand elle fut à me toucher, je la saisis par les bras.

Le fantôme se débattit avec violence, et ne pouvant se dégager, se laissa tomber en arrière dans le cabinet, m'entraînant avec lui.

Je demandai de la lumière ; Mme Carleton arriva avec une petite lanterne électrique, et je découvris que le fantôme que j'avais saisi était ***M. Craddock lui-même*** !

Il se produisit alors quelque confusion et le médium fut parfaitement reconnu par tous les assistants. L'un d'eux, M. Rodd, le vit enlever sa fausse moustache et la mettre dans sa poche. Je le relâchai alors et sa femme le cacha derrière le rideau. Il prétendit alors entrer sous le contrôle du Dr Graëm, qui exprima sa désapprobation de mon initiative.

Le contre-amiral Moore demanda de désigner quelques-unes des personnes présentes pour faire fouiller M. et Mme Craddock. La porte fut fermée et

la clef remise à l'amiral Moore. La lampe fut allumée et je trouvais une petite lanterne électrique qui avait évidemment servi pour faire des lumières spirites ; elle était cachée dans un tiroir du cabinet, qui avait été examiné avant la séance et trouvé vide alors. Cependant le médium refusa de se laisser fouiller et nous donna l'ordre de sortir. Mme Craddock brûla même l'amiral Moore avec sa lanterne en cherchant à lui arracher la clef de la porte.

L'amiral Moore demanda de nouveau à Craddock de se laisser fouiller; mais celui-ci se plaça devant lui dans l'attitude du boxeur et menaça de faire un mauvais parti à quiconque le toucherait.

L'amiral le supplia de se laisser faire au nom de sa femme et de ses enfants et de sauvegarder sa réputation; il continua à s'y refuser avec la dernière énergie.

— « Nous devons donc, dit alors l'amiral, conclure de votre attitude que vous êtes un vulgaire mystificateur !

— Appelez-moi comme vous voudrez, cria Craddock hors de lui ; mais vous ne me fouillerez pas en ce moment. Tout ce que je puis faire, c'est de vous convoquer prochainement à une nouvelle séance où je vous donnerai toutes les garanties de sincérité. »

M. Carleton, M. Rodd et ma femme m'autorisent à dire qu'ils sont entièrement d'accord avec moi, et comme moi dénoncent Craddock comme un fraudeur et un mystificateur. Il peut avoir été, il peut être encore un médium, mais je dis sans hésiter qu'en cette circonstance, il a été pris « la main dans le sac », personnifiant lui-même les esprits.

J'ajouterai que je suis parfaitement convaincu des faits auxquels les spirites ajoutent foi, et cet incident n'a, en aucune façon, affaibli ma conviction. Mais il est grand temps de mettre un terme à ces honteuses jongleries, afin d'empêcher, dans la mesure du possible, que des déceptions de cette nature n'ébranlent les convictions sincères et ne nous aliènent les bons esprits à la recherche de la vérité.

Je dois dire aussi que Mme Craddock nous a rendu l'argent que nous avions versé pour la séance.

A la suite de cet article, l'amiral W. Usborne Moore en publie un autre où, après avoir confirmé les faits dénoncés par le colonel Mark Mayhew, il atteste qu'il a assisté à d'autres séances de M. Craddock où toute fraude était impossible, et qu'il continue à considérer comme loyales et sincères. Il termine en exprimant c t avis que les médiums payés, quand leurs pouvoirs naturels sont en défaut, s'arrangent pour y suppléer par des moyens artificiels.

H. R.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *La Catastrophe de Courrières et le Merveilleux dans la mine. — II.*

Un lecteur assidu de l'*Echo* veut bien nous faire observer que le mineur moderne n'est pas affranchi des superstitions de ses ancêtres, et que Zola lui-même a dû le constater dans *Germinal*.

Quand Etienne Lantier, pour la première fois, essaie gauchement de faire un brin de cour à Catherine et lui demande si elle a des amoureux, il ajoute :

— « Ça ne fait de mal à personne... On n'en dit rien au curé. »

La petite herscheuse répond :

— « Oh ! le curé, je m'en fiche !... Mais il y a l'Homme noir.

— « Comment, l'Homme noir ?

— « Le vieux mineur qui revient dans la fosse et qui tord le cou aux vilaines filles. »

Plus tard, lorsque la pauvre enfant est sur le point de mourir d'étouffement et de faim, dans la mine éboulée elle revoit l'Homme noir :

— « Ecoute ! As-tu entendu ?

— « Non, rien... je n'entends rien.

— « Si, l'Homme, tu sais ?... Tiens ! il est là... La terre a lâché tout le sang de la veine, pour se venger de ce qu'on lui a coupé une artère ; et il est là, tu le vois, regarde ! plus noir que la nuit... Oh ! j'ai peur, oh ! j'ai peur !... »

Il y a aussi la légende des herscheuses maudites.

« Le Tartaret, à la lisière du bois, était une lande inculte, d'une stérilité volcanique, sous laquelle, depuis des siècles, brûlait une mine de houille incendiée. Cela se perdait dans la légende ; des mineurs du pays racontaient une histoire : le feu du ciel tombant sur cette Sodome des entrailles de la terre, où les herscheuses se souillaient d'abomination ; si bien qu'elles n'avaient pas eu le temps de remonter, et qu'aujourd'hui encore, elles flambaient au fond de cet enfer. Les roches calcinées, rouge sombre, se couvraient d'une efflorescence d'alun, comme d'une lèpre. Du soufre poussait en une fleur jaune, au bord des fissures. La nuit, les braves qui osaient risquer un œil à ces trous, juraient y voir des flammes, les âmes criminelles en train de grésiller dans la braise intérieure. Des lueurs errantes couraient au ras du sol, des vapeurs jaunes empoisonnant l'ordure et la sale cuisine du diable, fumaient continuellement. »

Notre petite amie Catherine ne croyait pas, sans doute, à cette légende des Herscheuses maudites ;

mais pourtant elle n'était pas très sûre de n'en être pas effrayée :

« ... Dans son étouffement, il y avait une vague peur. Depuis cinq jours qu'ils travaillaient là, elle songeait aux contes dont on avait bercé son enfance, à ces herscheuses du temps jadis qui brûlaient sous le tartaret, en punition de choses qu'on n'osait pas répéter. Sans doute, elle était trop grande, maintenant, pour croire à de pareilles bêtises ; mais, pourtant, qu'aurait-elle fait si, brusquement, elle avait vu sortir du mur une fille rouge comme un poêle, avec des yeux pareils à des tisons ? Cette idée redoublait ses sueurs. »

Dans la catastrophe, Zola montre les mineurs, terrifiés, galopant éperdûment dans l'ombre, repris par leurs croyances héréditaires :

« ... Des croyances endormies se réveillaient dans ces âmes éperdues ; ils invoquaient la terre ; c'était la terre qui se vengeait, qui lâchait ainsi le sang de la veine parce qu'on lui avait tranché une artère. Un vieux bégayait des prières oubliées, en pliant ses pouces en dehors, pour apaiser les mauvais esprits de la mine. »

M. Alfred Hason a retrouvé chez les mineurs belges des restes des superstitions d'autrefois, alors qu'on tenait le grisou pour l'arme d'un redoutable génie. Les mineurs belges ne croient plus à l'existence de ce génie malfaisant ; mais ils assurent que l'explosion est précédée de signes étranges. On voit une chauve-souris blanche (la *bianque besse*) voler avec un cri plaintif.

Les mineurs du bassin de la Loire sont les plus affranchis de cet héritage de Merveilleux. Toutefois, ils croient qu'il y a certains endroits de la mine où l'on ne peut pénétrer sans châtiment, des galeries secrètes interdites à l'homme par suite d'une sorte de pacte ancestral avec les esprits de la terre. Ils parlent aussi de visions soudaines, d'apparitions d'anciennes victimes de la mine, de bruits lointains de pics entendus dans des galeries où personne ne travaille jamais.

Dans le centre, on connaît encore le « petit mineur », sorte de gnôme malicieux qui joue mille tours aux mineurs, brise leurs outils, éteint leur lampe, leur jette du sable ou des pierres. On l'appelle aussi le « vieux garçon ». On en a parlé à M. Milliers, rappelait l'autre jour notre confrère Frollo, comme d'un lutin qui s'occupe dans la mine quand les ouvriers l'ont quittée. On entend le bruit des wagons qui roulent ; souvent, il pousse un cri particulier : *ratata !* Quelquefois il fait un tel tapage que l'on peut croire que tout est brisé. Mais quand on descend, on ne s'aperçoit d'aucun désordre.

Ce lutin fréquente aussi certaines mines d'Ille-et-Vilaine ; mais là son rôle est plutôt bienfaisant. Il veille sur les mineurs, les avertissant des dangers qu'ils courent, leur signalant par des coups répétés les échafaudages pourris, les guidant parfois, en cas d'alarme.

C'est le *Blue-Cap* des mines écossaises dont Walter Scott a parlé avec d'amusants détails, et qui aide les ouvriers dans leur besogne à condition qu'on lui paie sa semaine en déposant quelques shellings sous une pierre dans un coin qu'il affectionne.

GEORGE MALET.

La Question de Tilly

UNE NOTE DE LA « SEMAINE RELIGIEUSE DE BAYEUX »

MÉDAILLES JUIVES

On lit dans la *Semaine religieuse* de Bayeux :

On a parlé dans ces derniers mois d'une introduction de la cause de Tilly à Rome. Nous sommes en mesure d'affirmer que ladite cause, déférée depuis longtemps au Saint-Siège par l'évêque diocésain, reste dans les mêmes termes où elle a été posée, sans avoir besoin d'aucune introduction Il appartient au Saint-Siège de prononcer tel ou tel jugement, ou de n'en prononcer aucun, si cette dernière décision lui semble plus conforme aux règles de la prudence, au bien des âmes et à la conservation de la vraie piété.

Nous devons ajouter que, dans sa réunion générale du 7 mars courant, la Congrégation du Saint-Office a émis le décret suivant :

« Il est absolument défendu d'éditer des médailles,
« images ou autres choses de ce genre, dans les-
« quelles la Bienheureuse Vierge Marie soit invoquée
« ou nommée sous ce vocable « Notre-Dame de
« Tilly ». ou quelque autre semblable, à moins que
« n'intervienne une permission expresse du Saint-
« Siège. »

Il n'était certes pas inutile de rappeler le décret dont parle la note de la *Semaine religieuse* de Bayeux. Nous savions, en effet, que des médailles dont les dessins et les légendes semblaient préjuger la décision de l'Eglise étaient mises en circulation parmi les amis de Tilly et nous voyions là une manœuvre que nous nous proposions de dénoncer à nos lecteurs, dès que nous en aurions découvert les auteurs. La *Semaine religieuse* nous a prévenus. Cela vaut sans doute mieux ainsi, car ses conseils ont une autorité que n'auraient certainement pas eue les nôtres.

Voici, en tout cas, sur cette question des

médailles de « Notre-Dame de Tilly » une lettre intéressante que nous reproduisons, d'après le *Moniteur du Calvados* :

Paris, 22 mars 1906.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

A propos de Tilly et des phénomènes qui s'y sont passés, on vient de nous en raconter, ce matin même, une bien bonne ; vos lecteurs nous sauront gré de leur servir toute fraîche cette curieuse nouvelle, que sans doute ils ne trouveront point banale.

Médailles Juives. — Il y a déjà quelque temps qu'on frappait des médailles avec ces mots : *Notre-Dame de Tilly, priez, etc.* — Bon nombre de personnes, bonnes âmes crédules, incapables de soupçonner là-dessous quelque affaire louche, s'empressaient d'en acheter pour elles et les leurs.

Bien plus, elles restaient stupéfaites, devant le refus, *constant et obstiné*, du bon doyen de Tilly lui-même — car il faut lui rendre cette justice — de bénir ces médailles,ne voulant préjuger en quoi que ce soit les décisions de Rome.

Or, voici l'origine du pot aux *roses* — pardon aux fameuses *médailles.* — Des juifs, flairant une *ponne betite* affaire dans leur frappe anticipée et un moyen d'amasser les gros sous de bonnes âmes catholiques, naïves dans leur foi tenace aux apparitions de l endroit, en ont écoulé un peu de toutes parts. Vraiment, c'est le cas de redire :

On ne s'attendait guère
A voir le juif dans cette affaire.

Eh bien, pourtant ça y est, et leur camelotte n'a pas été sans obtenir quelque succès. Nous recommandons spécialement le fait de ce nouveau truc à Drumont et à son collaborateur Gaston Mery.

VIATOR.

Avouez, en effet, que ce truc destiné à discréditer la cause de Tilly, était au moins inattendu.

LE MIRACLE DE SAINT JANVIER

LES INCIDENTS DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS A ROME

Il n'y a point que nos assemblées françaises pour donner des marques d'intolérance et de fanatisme. Ce qui s'est passé le 16 mars à Rome, à la Chambre, en est une preuve. Le duc d'Aoste, en qualité de commandant du 10e corps, à Naples, a assisté à la cérémonie de la liquéfaction du sang de saint Janvier. C'est une très vieille cérémonie chère au cœur des Napolitains et qu'une municipalité, même socialiste, se garde bien de discréditer. Le budget de la ville est trop intéressé à sa conservation. Les Napolitains sont persuadés que le saint est le puissant intercesseur, le traducteur des volontés célestes ; et de ce que son sang bout ou ne bout point, dans l'ampoule, ils tirent des augures favorables ou défavorables. Le duc d'Aoste s'est incliné devant cette manifestation d'un sentiment religieux respectable. Un député de la gauche a saisi du fait la Chambre, en des termes si outrageants, que la sténographie a été invitée à ne pas les recueillir. Il en est résulté un grand tumulte, et plus de bouillonnement dans les cerveaux que dans l'ampoule sacrée.

Qui passe à Naples à certaines époques a pu assister à cette cérémonie et *de visu* se rendre compte du miracle. Dans la chapelle incendiée par les cierges, un prêtre tient en main l'ampoule de verre qui laisse voir un liquide brun. Après un court moment — mais non toujours à chaque fois — le sang du saint se liquéfie. Les Napolitains en ont une grande joie, car leur saint exprime de la sorte sa satisfaction.

Un miracle n'est pas un article de foi, et l'on peut en douter sans cesser d'être excellent chrétien ; c'est le cas de certains chrétiens en Italie. Mais ils ont le bon goût de ne point blesser dans leurs convictions ceux de leurs coreligionnaires qui prêtent au phénomène un caractère miraculeux. Quant aux esprits forts, ils ont répété à leur façon le miracle. L'un d'entre eux, Eugène Salverte, a écrit :

« On peut opérer ces prodiges en rougissant de l'éther sulfurique avec de l'orcanite ; on sature la teinture avec du spermaceti. Cette préparation reste figée à dix degrés au-dessus de la glace, elle se fond et bouillonne à vingt degrés. Pour l'élever à cette température, il suffit de laisser quelque temps dans la main la fiole où elle est contenue. »

A ces données, les abbés Sprindeo et le professeur Januario ont répondu par une enquête publiée sous le titre de : *Il miracolo de S. Gennaro.* Ils ont été au-devant de toutes les objections, pour conclure à l'authenticité du miracle. Ils tiennent pour hors de doute :

1° Que la liquéfaction est absolument indépendante, soit dans son intensité, soit dans le temps qu'elle met à se produire, de tous les facteurs naturels que l'on pourrait invoquer ;

2° Que d'après l'analyse spectrale du contenu de l'ampoule, il est établi qu'il s'agit vraiment de sang humain ;

3° Que le volume du liquide dans l'ampoule n'est jamais égal à lui-même ;

D'où trois faits, et par suite trois problèmes qu'on ne peut, disent-ils, expliquer scientifiquement :

1° Indépendance de la liquéfaction de la température ambiante ou de la chaleur provenant de la main du chapelain ;

2° Impossibilité de trouver une substance capable de redonner au sang solidifié sa liquidité ;

3° Augmentation variable du poids du sang contenu

dans une ampoule de verre hermétiquement scellée et enfermée dans un reliquaire de cristal, objet d'une surveillance toute particulière et qui exclut la possibilité d'une supercherie.

Le peuple se soucie peu de ces enquêtes et contre-enquêtes : il croit ou ne croit pas. Les croyants en le miracle sont de beaucoup les plus nombreux. Le duc d'Aoste avait le devoir de se montrer respectueux de leur conviction.

Et à ce propos on cite souvent l'histoire du général Championnet, qui, entré à Naples en 1799, avait contre lui la populace, car saint Janvier — qui s'était montré hostile à Ferdinand lui-même — ne tenait point Championnet pour bon chrétien, puisque son sang restait impassible. La légende veut que le général républicain ait fait savoir au chapelain qu'il le ferait fusiller si le sang n'entrait pas en ébullition aux yeux de tous. Le miracle s'accomplit, paraît-il, aussitôt.

Ce n'est pas la vérité historique. On prête là à Championnet une attitude qui, d'après Duclos, historiographe de l'Académie française, écrivant en 1766, aurait été celle d'Avarey au moment de la guerre de succession :

« Quand la saison du miracle arriva, écrit Duclos, les Napolitains coururent à l'église par dévotion, les Français par curiosité. Et M. D'Avarey s'y transporta pour maintenir l'ordre et contenir l'indiscrétion française. Il savait que les Napolitains ne nous aimaient pas, nous, et que l'archevêque était tout dévoué à la Maison d'Autriche. Il le prouva dans cette occasion. La fiole du sang de saint Janvier était déjà entre ses mains, et il l'agitait depuis un quart d'heure sans que la liquéfaction voulût se faire. Le peuple, après avoir prié Dieu d'intercéder auprès de saint Janvier pour en obtenir ce miracle sans qu'il se fît, commençait à murmurer et en accusait les Français comme hérétiques dont la présence était un obstacle aux faveurs du ciel.

« Cette fermentation, croissante par degrés, pouvait avoir des suites violentes. Les troupes étaient peu nombreuses en comparaison des habitants. M. d'Avarey, prenant un parti prompt, envoya un de ses gens dire à l'oreille de l'archevêque qu'il eût à faire sur-le-champ ce miracle, sinon qu'on le ferait faire par un autre, et que lui, archevêque, serait pendu, et le miracle se fit. »

La vérité est que Championnet ne menaça de fusiller personne ; il fit une très belle aumône, et promit au saint, si son sang se liquéfiait, une superbe mitre ornée de diamants. Le saint répondit à ces avances d'une façon fort civile.

Si Championnet avait eu l'âme sectaire des députés qui ont reproché au duc d'Aoste le geste traditionnel qu'attendaient les Napolitains, c'eût été la catastrophe. Or, tout se passa le mieux du monde. Une révolte était à craindre, qui fut évitée. Et le sang, au lieu de couler dans la ville, bonnement se liquéfia dans l'ampoule.

Et saint Janvier eut sa mitre, sa belle mitre en diamants qui lui venait de gens coiffés, eux, du bonnet phrygien, mais pour qui, déjà, l'anticléricalisme n'était pas un article d'exportation.

GEORGES MONTORGUEIL.

PROPHÉTIE DE Mlle COUEDON

SUR LA SÉPARATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT

Monsieur Mery,

A l'occasion de l'agitation que l'inventaire des églises cause dans tout notre pays, je crois devoir vous signaler une prophétie inédite, faite par Mlle Couédon le 5 novembre 1896, et relevée sur un cahier par un de ses visiteurs les plus assidus, qui m'a permis d'en prendre copie il y a cinq ou six ans :

Une loi sera votée
Qui va irriter
Et qui va déchaîner
Ce que j'ai annoncé.

Lorsqu'a été votée la loi sur les congrégations, un de mes amis m'a écrit pour me rappeler cette prophétie : mais je pense qu'elle ne peut s'appliquer qu'à la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

On peut admettre que les prochaines élections législatives seront marquées par le triomphe des nationalistes et des catholiques. Dans les prophéties de Mlle Couédon, qu'a insérées l'*Echo du Merveilleux*, il est parlé d'une autre loi sur le retour des exilés : probablement ce terme désigne les chefs des maisons qui ont régné sur la France, plutôt que les religieux. Voici cette prédiction :

Une loi sera votée
Et j'en vois d'exilés
Qui vont se rapprocher...
J'en vois comme exilés.
Une loi sera votée,
J'en ai déjà parlé
Quand ils vont arriver,
Alors va commencer
Ce qui est annoncé.
Une loi sera votée.
Ceux qui sont à l'étranger
Vont bientôt rentrer (*Echo*, 1897, pp. 45, 76, 290).

D'autre part, la voyante avait dit le 28 janvier 1897, d'après le cahier que j'ai cité :

La faillite arrivée
Je vois la guerre déclarée
Mais dans l'intimité.

Il n'a pas été dit que cette faillite aurait lieu avant le retour des exilés. Mais, quoiqu'un député républicain ait proposé, il y a plus d'un mois, de laisser au président de la république le soin de faire revenir et d'expulser encore les princes s'il le jugeait à propos, vous penserez sans doute que ce retour n'aura lieu qu'après les élections.

Votre tout dévoué,

TIMOTHÉE.

CEUX QUI NE CROIENT PAS AU MERVEILLEUX

Mme Marylie Markovitch

La charmante poétesse, auteur des *Cloches du Passé*, ce livre joli entre tous, qui remporta le premier prix de poésie au dernier concours de *Femina*, a bien voulu répondre à notre enquête sur le Merveilleux et, dans l'interview qui suit, nous faire connaître sa pensée sur la mort et l'au-delà.

— « En me posant cette question, me dit-elle, vous ne vous doutez point sans doute, Madame, que vous touchez à l'une des cordes les plus douloureusement sensibles de mon être.

» Le Merveilleux ! Tout depuis mon enfance tendait, semblait-il, à l'infiltrer en moi : l'antique petite cité aux maisons flanquées de tourelles, où, çà et là, s'encadre le bijou charmant d'une fenêtre gothique ; la vieille maison XVe siècle où j'ai grandi, la belle ancienne église, dont les piliers portent toute une flore mystique et au bas desquels — si petite — se blottissait mon âme d'enfant; le couvent naïf, et jusqu'à la chambre mystérieuse où Sœur Lucile nous distribuait en cachette — à nous, ses deux ou trois préférées — les rognures des belles hosties rondes et blanches, déjà sacrées à nos yeux, par le prochain mystère de l'autel ; tout !

» Le Merveilleux m'a accueillie au seuil de l'existence, il a envahi mon cœur, il a pénétré mon âme ; mais lorsqu'il a voulu franchir l'incorruptible seuil de l'intelligence, ma raison s'est dressée et lui a dit : « Halte-là ».

» Car il peut y avoir avec le cœur des compromissions secrètes et inavouées ; mais pour celui qui veut demeurer sincère en face de lui-même, la Raison n'en comporte point.

» De cet étrange dualisme, j'ai profondément souffert, et ce fut, c'est encore une lutte de tous les jours entre le cœur qui *veut* et l'intelligence qui *refuse.*

» Toute petite, j'en ai connu les premières affres :

» Lorsque inaperçues, nous nous glissions, le soir, sous le porche monumental de l'église; ou bien que, sans autorisation, nous gravissions les tortueux escaliers de la tourelle de l'un des chanoines de l'ancien chapitre ; ou encore quand, échappant à toute surveillance, nous courions jusque sous la poterne, jouer entre les grosses tours de la prison, je voyais mes compagnes tremblantes, la gorge serrée, le frisson sur la chair, prêtes à fuir dans une folle bousculade au premier geste ou au moindre bruit ; seule, je demeurais lucide, et mes efforts pour « avoir peur » ne servaient qu'à affirmer davantage la tranquillité de mon esprit. Que n'aurais-je pas donné, pourtant, — sans le raisonner bien entendu — pour connaître moi aussi ce délicieux frisson !

» Pour avoir changé d'objets, continue Mme Markovitch d'une voix mélancolique, les regrets que m'impose mon incapacité de croire n'en sont pas moins demeurés les mêmes.

MADAME MARYLIE MARKOVITCH

» Ce n'est plus aujourd'hui le mystère enfantin du porche ou de la tourelle qui me préoccupe et m'attire, mais, plus angoissant encore, celui de la vie et de l'au-delà. Et, de bonne heure, comme jadis mes sensations d'enfant, j'ai voulu l'aborder face à face.

» La vie multiforme, incréée, la vie fugace en ses manifestations, éternelle en son essence, la vie m'a appris à nier la mort. Fleuve intarissable, la vie s'alimente d'elle-même et ne fait qu'essayer par nous et autour de nous la multiplicité des formes et des apparences. Tout naît de tout. Nous ne sommes que le résultat *momentané* d'un échange et d'une combinaison.

» Mais ce *Nous*, ce *Moi* qui est au fond de nous-mêmes et regarde à travers nos yeux, comme cet inquiétant Philippe II qu'Hugo nous montre apparaissant derrière les hautes fenêtres du sombre Escurial, quel est-il ? que deviendra-t-il ?

» *Celui* qui vit en moi survivra-t-il à son apparence ?

» J'en suis là, Madame, et malgré tout mon désir, malgré de sincères et constantes recherches, je ne vois rien qui me permette d'affirmer la survivance de ma personnalité.

» Si mon cerveau fut l'appareil récepteur qui enregistra la pensée — peut-être autour de nous éparse, force pareille aux autres forces — et si par sa conformation, par sa qualité intrinsèque, il donna à cette pensée une individualité momentanée, comment cette individualité subsisterait-elle, l'appareil détruit ?

» Et cette perception qui m'apparaît si claire, mais satisfait si peu mon désir du merveilleux, est la pire de mes inquiétudes.

» Il me semble que cela est ainsi, et je *voudrais* que ce fût autrement.

» Qui a raison de ma raison ou de mon désir ? »

Mme Markovitch fait une pose, puis reprend :

» Vous le voyez, c'est sur un point d'interrogation que je termine. C'est vous dire que je n'ai pas fermé irrévocablement toute porte à une solution idéaliste, si elle pouvait être en même temps rationnelle.

» Je ne prétends pas avoir terminé mon évolution intellectuelle et morale. Je la commence peut-être. Et précisément votre question se pose à une heure capitale de mon existence morale. J'ai sondé bien des religions et elles m'ont paru un magnifique et délicieux mensonge.

» L'Orient, patrie de ma pensée, presque autant que de mes rêves, de ses mains graves, me tend une philosophie nouvelle. Je n'en parlerai pas aujourd'hui. Plus tard, s'il vous plaît d'y revenir... peut-être.

» Mon urne à la main, humblement, — sera-ce pour une déception nouvelle ? — je descends vers la source ; pas assez près encore pour pouvoir affirmer la qualité de son eau. Mais si j'y trouve la fraîcheur qui désaltère, je remonterai, heureuse, l'urne pleine sur l'épaule, et je l'inclinerai vers toutes les lèvres qui connurent, comme moi, la torturante soif. »

Mme Louis Maurecy.

LES

Prédictions de l'OLD MOORE

AVRIL 1906

La vignette de ce mois représente deux automobiles lancées à toute vitesse en sens inverse. Chacune d'elles est conduite par un fou hirsute et nu ; elles ont à l'arrière des valets de pied à têtes de morts.

Juste au milieu de la route est debout un gros fermier anglais, un bandeau sur les yeux, et portant une écharpe où se lit le mot : *Protection*.

Voici les prédictions :

Pour Avril, le Prophète montre un tableau alarmant. Il semble que la vigoureuse silhouette du fermier aveuglé soit en danger de quelque catastrophe. Les deux automobiles conduites à une vitesse excessive et désordonnée, dans des directions opposées, représentent les deux côtés de la Chambre, et nous pouvons nous attendre à beaucoup d'autres controverses à propos de cette fameuse question, la Réforme Fiscale. Nous remarquons que l'agriculteur porte une bande voyante marquée du mot : *Protection*.

Le *Vieux Maure* espère qu'il en sera fait bon usage.

Nous recevons d'Amérique des nouvelles très inquiétantes.

Tandis que l'oncle Sam fait de son mieux pour porter sa marine au plus haut degré de perfection, le nombre des déserteurs de la flotte sera supérieur encore à ce qu'il était il y a un an. Les hommes sont magnifiques, mais ne paraissent pas capables de supporter une existence inactive.

Le Canada fera bien de surveiller les nègres. Depuis quelque temps, il y a une immigration considérable de gens de couleur venant d'au-delà la frontière.

Comme *Old Moore* l'a déjà signalé souvent, les Etats-Unis ont un problème ardu à résoudre avec la question nègre. Pourquoi le Canada encouragerait-il chez lui une race d'hommes dont, tôt ou tard, le contact avec les blancs provoquera des effusions de sang et peut-être la destruction de ces derniers ?

Vers le milieu du mois, nous apprendrons probablement la mort d'un distingué membre du barreau,

qui, depuis de longues années, s'est occupé de l'hospitalisation et de la protection des pauvres dignes d'intérêt.

Le marché d'argent pour avril sera généralement mou, quoique nous puissions prévoir une hausse sur les valeurs américaines. Les valeurs japonaises seront faibles. Les chemins de fer anglais seront en progrès marqué.

Le temps, pendant ce mois, sera chaud.

La Catastrophe de Courrières

Annoncée par NOSTRADAMUS

Nous reproduisons bien volontiers la communication ci-dessous, tout en faisant remarquer que l'interprétation de M. Elysée du Vignois, pour ingénieuse qu'elle soit, ne nous paraît pas absolument définitive.

Je trouve dans l'édition de Nostradamus publiée en 1566, chez Pierre Rigaud, les six présages suivants qui sont en train de s'accomplir :

LXXIX. Sur l'année.

Lever sain, sang, mais esmeu, rien d'accord.
Infinis murtres, captifs, morts, prévenus.
Tant d'eau et peste, peu de tout, sonnez cors.
Pris, morts, fuits grands devenir, venus.

LXXX Janvier.

Tant d'eau, tant morts, tant d'armes esmouvoir.
Rien d'accordé, le Grand tenu captif.
Que sang humain, rage, fureur n'avoir.
Tard pénitent, peste, guerre, motif.

LXXXI. Février

Des ennemis mort de langue s'approche.
Le Débonnaire en paix voudra réduire.
Les obstinez voudront prendre l'approche.
Surpris, captifs et suspects fureur nuire.

LXXXII. Mars.

Pères et mères morts de deuls infinis.
Femmes à deul, la pestilence monstre.
Le Grand n'être plus, tout le monde finir.
Soubz paix, repos et trestous allencontre.

LXXXIII. Avril.

En débats Princes et Chrestienté esmeuë.
Gentils estranges, siège à CHRIST molesté.
Venu tres mal, prou bien, mortelle veuë.
Mort Orient peste, faim, mal traité.

LXXXIIII. May.

Terre trembler, tué, prodige, monstre.
Captifs sans nombre, faire défaite, faite.
D'aller sur mer adviendra malencontre.
Fier contre fier mal fait de contrefaire.

Pour ne pas abuser de la bienveillance des lecteurs, je laisse au très petit nombre de ceux que ce genre d'étude intéresserait, le soin de chercher à y suivre les événements en cours, et je me borne à donner l'interprétation du quatrain relatif au mois de mars. Il me semble difficile qu'on puisse la contester, surtout si l'on veut bien remarquer que ce présage est, comme les autres, placé dans son ordre chronologique.

Suivant son habitude de recourir à des jeux de mots, Nostradamus a mis ici « deul » au lieu de « deuil », pour faire penser à la rivière et au canal de la Deule qui se rencontrent à un kilomètre de Courrières, après avoir contourné cette ville, et pour désigner de la sorte le point précis qui devait être le théâtre de l'épouvantable catastrophe.

Voici maintenant l'interprétation :

En mars, à Courrières, près de la Deule, des pères et des mères mourront de douleur par suite de deuils infinis occasionnés par la mort de leurs enfants ; les femmes seront en deuil de leurs maris. La puanteur résultant de la putréfaction des cadavres sera extrême. Celui que le présage pour janvier appelle « le Grand... tard pénitent », Loubet, ne sera plus président de la République ; le ministère Rouvier tombera et, peu après, la Chambre des députés nommés par le suffrage universel achèvera son mandat : il ne sera que temps que tout ce monde-là finisse, aille à jamais se reposer et en paix. Tous seront contre eux.

ELYSÉE DU VIGNOIS.

ETUDE EXPÉRIMENTALE

de quelques phénomènes de force psychique

(Suite, voir les nos des 1er, 15 février, 1er et 15 mars)

J'ai pu récemment observer encore trois cas de transports de lettres, mais je n'en retiens qu'un que je considère comme tout à fait rigoureux, parce que j'ai pu m'arranger à la fois pour qu'il y eût des témoins et pour que personne ne pût me tromper.

Je n'avais rigoureusement prévenu personne ni au poste de départ ni au poste d'arrivée. Je n'aurais même pas pu le faire, parce que l'idée de l'expérience ne me vint qu'au moment même de l'exécuter. J'étais chez M. Charp... avec quatre personnes y compris la cuisinière ; à huit heures précises, je réunis tout le monde dans la salle à manger et écrivis ma lettre que je mis dans une enveloppe de deuil avec une feuille de papier blanc. A partir de ce moment jusqu'à huit

heures et demie, personne ne quitta cette chambre ni ne fit de mouvements suspects. J'observai en outre tout le temps la porte de sortie de l'appartement. La lettre était dans la poche d'un médium et disparut presque aussitôt.

A cette heure-là je savais que le destinataire était à dîner chez lui avec une dizaine de personnes.

A huit heures et demie nous sortîmes ensemble et je courus en avant. Comme il n'y a que 200 mètres au plus entre les deux points, on ne peut pas dire que quelqu'un ait pris un fiacre pour arriver avant moi.

J'entrai seul et allant droit au maître de la maison je le priai de regarder dans la poche intérieure de sa redingote qui était étroitement boutonnée. Il le fit d'un air étonné et en retira mon enveloppe.

Il l'ouvrit en constatant qu'elle portait des marques de brûlures et en retira d'abord ma lettre, puis la seconde feuille sur laquelle étaient tracés à l'encre noire ces mots qui étaient une réponse à ma lettre :

Nous notons cette arrivée à 8 h. 5 *et nous sommes ici* (1).

A ce moment mes amis, restés en arrière, arrivèrent et se tinrent à la porte jusqu'à ce que l'enveloppe eût été décachetée.

L'intérieur de cette enveloppe répandait une odeur d'ozone très prononcée.

Le destinataire était effrayé et me pria de ne plus recommencer, craignant que je ne misse le feu chez lui; il fut convaincu, du coup. Les autres assistants qui n'avaient vu qu'une partie de l'expérience ne virent là qu'un tour de passe-passe fort habilement exécuté.

Les gens à courte vue qui me préviennent charitablement de temps en temps que je suis depuis six mois victime d'une agréable fumisterie ; ceux qui, tout en s'attribuant modestement le monopole de l'observation scientifique, se refusent à observer quand je les mets à même de le faire, sous prétexte qu'il n'y a pas lieu d'observer une chose *qui n'est pas possible*, feraient certes beaucoup mieux de rechercher les causes d'erreur et de me les indiquer.

Il y a quinze ans, le phonographe non plus n'était pas possible.

MATÉRIALISATIONS DE FORMES HUMAINES

Les expériences de Crookes, d'Aksakof à ce sujet sont tellement péremptoires qu'il faut avoir sur les yeux les écailles du scientifisme officiel pour ne pas les considérer comme classiques et définitives. J'ai donc observé ce genre de phénomènes moins pour les contrôler que pour y chercher des éléments d'interprétation. Les faits ont bien été constatés, aussi rigoureusement qu'il est possible ; mais avec des idées préconçues, et l'interprétation spirite est devenue tellement courante, a tellement passé dans le sang, que beaucoup se refusent à admettre des témoignages indiscutables, à expérimenter eux-mêmes parce qu'ils se croiraient obligés d'accepter aussi cette interprétation (1).

On se fait généralement une idée tellement étroite et fausse de la matière, on a si peu l'habitude de raisonner, que je dois paraître à beaucoup de lecteurs un agréable farceur, et à d'autres, plus au courant, bien simple de m'amuser à de pareils enfantillages.

Or si j'ai fait ces expériences, c'est pour me rendre compte par moi-même et arriver à une interprétation, et si je les publie, c'est parce que je crois qu'il est utile de faire connaitre cette interprétation dans ce qu'elle a d'accessible à la science classique afin de démolir d'envahissantes superstitions. Le jour où l'on saura que ces faits n'ont rien de surnaturel, qu'ils dépendent de lois de la nature encore inconnues, qu'ils ont une explication physique, on sera peut-être plus disposé à les accepter.

Les faits les plus invraisemblables sont les productions spontanées de formes vivantes, visibles et tangibles, réelles autant qu'un objet peut être réel, ce dont les épreuves photographiques fournissent une preuve indiscutable.

Je ne devrais pas avoir besoin de dire que je sais parfaitement qu'on peut imiter la photographie d'un fantôme, mais on conviendra qu'il est possible de s'assurer contre les causes d'erreur. D'autre part quand on prend, comme l'a fait Aksakof dès 1875, des moulages de pieds et de mains de fantômes, d'une seule pièce et sans raccords, on ne peut plus même avoir recours à l'argument enfantin d'une imitation possible.

Le procédé est bien simple. Il consiste à faire tremper la main de l'apparition dans un bain de parafine fondue puis dans l'eau froide. Après la dématérialisation, il reste un moulage pelliculaire très fragile, tout à fait impossible à imiter.

Il semblerait que la première chose à faire, avant de nier systématiquement une chose que tant de personnes affirment avoir constatée, serait de s'en assurer par soi-même. C'est pourtant ce que beaucoup négli-

(1) Cette écriture a beaucoup de rapports avec celle du destinataire.

(1) Cela est tellement vrai que je n'ai rencontré personne qui ne qualifiât ces expériences de « spiritisme ». Appelons cela une bonne fois *psychisme* et que l'on sache que nous n'avons rien de commun avec une catégorie de gens sans doute fort sincères et fort estimables, mais que la hâte de conclure a fourvoyés.

gent de faire. L'un d'eux, que je cite parce qu'il représente assez bien la manière de faire de la science moderne, s'étend complaisamment sur les supercheries qu'il a surprises, mais il n'a pas vu de phénomènes vrais, parce qu'il s'en est tenu à des exhibitions publiques qui n'ont aucun caractère scientifique, et conclut ainsi : Jamais on ne me fera croire que de la chair, des os, du sang, des muscles, puissent se former ou disparaître instantanément (1) !

Je n'ai pas à examiner si le fait est invraisemblable ou non, la vraisemblance n'est pas un caractère scientifique, je dis seulement que CELA EST parce que j'ai vu, j'ai senti, j'ai photographié dans des conditions où ma bonne foi ne pouvait être surprise.

Il ne s'agit pas de formes vagues, vaporeuses, transparentes comme on se figure généralement les apparitions ; mais de corps humains absolument identiques, à la vue et au toucher, à ceux que nous voyons et touchons journellement.

Ces formes ne sont pas toujours complètes ; j'ai observé souvent des mains et des bras isolés, des têtes, des étoffes. Elles ne sont pas toujours visibles et tangibles à la fois ; quelquefois elles ne sont visibles que pour certaines organisations, très sensibles (les voyants).

Mes observations se rapportent à ces différents cas :

1er Cas. — *Formes fluidiques.*

Je suis obligé de m'en rapporter au témoignage des sujets de la même façon qu'un médecin s'en rapporte à son malade quand celui-ci voit des rats se promener sur son lit. Je ne fais aucune difficulté d'appeler cela une hallucination, quoique ce terme ne représente rien de bien défini pour la plupart de ceux qui l'emploient. Si l'on appelle ainsi une image mentale ayant l'intensité d'une sensation sans qu'il y ait l'excitation extérieure habituelle, je dirais que cette image est quelque chose de réel ; c'est une perception au même titre que la sensation ; ce qui est l'hallucination c'est l'erreur d'interprétation qui fait conclure de la perception à l'existence d'un objet matériel.

Ici l'hallucination a quelque chose de particulier :

1° Les sujets voyants savent très bien que l'objet n'est pas matériel et ne commettent pas d'erreur d'interprétation. Ils ne voient la forme que les yeux ouverts, la localisent, la voient se déplacer et voient les objets au travers.

2° La perception est collective ; les sujets décrivent la forme de la même façon. Plusieurs sujets qui ne se connaissaient pas ont vu séparément et à plusieurs jours de distance la même forme à côté de moi et l'ont décrite de la même façon.

3° Certains mouvements d'objets en apparence spontanés se rattachent à la production de formes fluidiques.

En voici des exemples :

a) Plusieurs fois un sujet m'avertit qu'il vient de voir une main bleue mettre quelque chose dans ma poche et j'y trouve en effet un objet ou une missive.

b) Un sujet voit un papier sous ma chaise et s'avance pour le prendre. Je ne vois rien. Un autre sujet voit aussi ; le papier change de place ; ils courent après ; finalement il tombe sur la table et je le vois : c'est un papier psychique.

c) On met une carte de visite dans la poche d'un médium pour une expérience. Un sujet l'aperçoit à travers l'étoffe, puis il la voit se déplacer et aller sous le chapeau d'un assistant. On la trouve là.

d) Une canne est placée contre la fenêtre et s'agite spontanément. Je vois la canne remuer. Un sujet voit en outre une main bleue qui tient la canne et cherche à la soulever.

e) Un bouton de porte qui a servi plusieurs fois de projectile aux causes pendant le dîner est par terre. Un sujet voit un bras télescopique s'allonger depuis le plafond et chercher à prendre l'objet.

Je répète que j'attache aux dires de ces sujets la même valeur qu'un médecin accorde à l'affirmation d'un malade qui voit des rats ou des papillons noirs.

Ces observations sont importantes en ce qu'elles tendent à montrer :

1° Que les objets matériels prennent dans certains cas l'apparence fluidique.

2° Que la forme fluidique est due à l'extériorisation d'une image mentale.

En effet, un objet se prend ordinairement avec la main. Le désir de prendre un objet doit nécessairement éveiller l'idée de main et par conséquent la représentation mentale d'une main. Si donc dans ces conditions une main fluidique est vue, elle résulte vraisemblablement de l'extériorisation de cette représentation.

2e Cas. — *Formes incomplètes.*

a) Très souvent les médiums ont reçu en pleine lumière de violents soufflets. On entend le bruit ; on voit la marque des doigts, une égratignure ou un bleu sur leur visage, mais c'est tout. On conviendra qu'au moins dans ce cas il n'y a pas de supercherie de leur part.

b) Chez M. Ch., étant dans la salle à manger avec plusieurs personnes, j'entends du bruit dans la chambre à côté ; j'y vais pour voir, une bougie dans la

(1) Dr P. Davis, *La fin du monde des esprits.*

main droite et la main gauche en avant. Au moment où j'entre une main s'avance de derrière la porte, les doigts écartés, presse ma main gauche et se retire. Cette main est petite, la peau sèche, un peu rouge, de température normale, une main de femme. Le poignet est entouré d'une étoffe blanche ; elle se retire aussitôt, je m'avance et ne vois personne ni dans le coin ni dans le reste de la chambre.

c) Observation analogue. Je me trouve chez M. Ch., seul avec lui et un peintre de ses amis. Nous avons de la lumière, la chambre voisine est dans l'obscurité, deux rideaux formant portière garnissent la baie de séparation. Nous nous tenons devant cette porte pendant que M. Ch. pénètre seul dans la chambre voisine, mais reste en vue dans la partie éclairée par la lumière qui vient de la première chambre. Nous entendons gratter au plafond, puis quelque chose descend en frôlant le mur jusqu'au rideau qui s'agite. Enfin un bras se montre et se replie sur la partie éclairée du rideau à la hauteur de ma tête, à 30 centimètres à peine de moi. La main est semblable à la précédente et la manche au-dessus du poignet est noire. M. Ch. est toujours en vue au milieu de la chambre : ce ne peut donc être sa main. Cette main se retire, puis revient une seconde fois. Mon voisin la saisit et la palpe. Je constate alors que M. Ch. est bien seul dans la chambre.

d) Chez moi dans l'obscurité. Je fus placé à côté du médium : en face M. R... et Mlle R... Une forme paraît se promener au milieu de nous : elle parle à voix basse, en scandant les syllabes et en appuyant sur les finales, la prononciation est nette et la diction correcte. Elle répond par phrases courtes à mes questions. Ces paroles sont banales et quelque peu incohérentes : cela ne paraît pas très conscient et ressemble aux paroles d'un somnambule. Le médium interroge comme moi et paraît dans son état normal. Son émotion est nulle et il est si peu sérieux qu'il fait des calembours. Je me lève alors et saisis une main froide comme la glace, une main de cadavre. Aucune main de personne vivante ne peut donner un pareil contact. Je palpe ce poignet, puis la manche qui donne l'impression d'une étoffe de laine. La manche de Mlle R... est en velours et elle a des bracelets.

Je reviens à ma place. Le lit de camp sur lequel je suis assis touche le mur ; il est donc impossible que quelqu'un passe derrière moi Or, ayant demandé que la forme vînt vers moi, j'entendis le frôlement de quelque chose qui passait derrière moi et sentis sur mon front le contact de deux lèvres froides comme la glace mais vivantes. J'avançai les mains et saisis une tête isolée. Elle était recouverte d'un voile de gaze fine à travers lequel je sentis des tresses de cheveux. Elle se dégagea rapidement.

Dans l'obscurité, il est bien difficile de dire à qui appartiennent les mains qui viennent vous toucher. Bien souvent, étant seul avec le médium et assis à côté de lui, j'ai senti des têtes voilées, touché des mains, des cheveux, des voiles de gaze qui, étant donné leur position, ne pouvaient lui appartenir.

Dans les conditions de médiumnité faible où j'ai opéré le plus souvent, il est à remarquer que ces mains, ces étoffes, ne peuvent pas supporter longtemps le contact ; elles vous touchent comme nous touchons un objet que nous avons un grand plaisir de saisir, mais qui nous brûle, par contacts légers et de courte durée. Quand il y a interposition d'étoffe, le contact est plus prolongé. Dès qu'on allume, ces formes incomplètes disparaissent, soit que la lumière les dissolve instantanément, soit plutôt que la matière qui les forme soit incomplète et ne projette pas d'éléments visibles. Cela vient à l'appui de la théorie que nous exposerons plus loin et d'après laquelle un point matériel complet serait la résultante d'un système de forces individuellement immatérielles, et produisant, suivant leur espèce, la masse, la couleur, le toucher. Il semblerait que la sensation ait pour mécanisme une absorption d'éléments subjectifs faisant partie intégrante de la substance de l'objet et que celui-ci se désintègre à la vue et au toucher quand il ne peut réparer ses pertes (1).

e) Dans une demi-obscurité, la salle ayant été explorée et les portes fermées à clef, les assistants sont assis en demi-cercle et le médium, en face, a les mains apparentes sur les genoux. Une main se forme sur son épaule et est vue de tout le monde.

On baisse encore le gaz, et une main se présente ; je la vois et la touche en même temps qu'une étoffe blanche s'agite devant moi. Deux assistants placés comme moi près du bec de gaz voient et touchent aussi. Cette main est très petite, très potelée, chaude et humide et ne ressemble en rien aux mains des assistants qui sont tous des hommes. Le bras est nu jusqu'au coude. J'avance la main pendant que la forme se retire et saisis un instant un peu d'étoffe de gaze fine.

3e cas. — *Matérialisations complètes*

Elles diffèrent des précédentes en ce que le médium est toujours entrancé. Cet état psychologique n'est pas nécessairement accompagné de catalepsie comme on le

(1) S'il n'y avait au sein de la matière un échange continuel de ces éléments, un objet à force d'être vu et touché finirait par disparaître complètement.

croit souvent. C'est un état analogue au somnambulisme dans lequel le sujet sent son cerveau se vider et est le reflet des suggestions ambiantes. Il est alors utile de suivre ses indications pour la conduite de la séance, surtout en ce qui concerne la place des assistants et le réglage de la lumière. Je crois inutile et dangereux de donner des détails sur la marche à suivre ; ces expériences sont *excessivement graves* et le premier observateur venu, fût-il un médecin, n'est pas apte à les faire ; il y a une foule de précautions à prendre et si on les néglige, on n'obtient rien ou bien il arrive des accidents.

Des vapeurs blanchâtres sortent d'abord de la poitrine du médium ; c'est son inconscient qui s'extériorise. Une boule de feu se meut devant lui et s'entoure d'une étoffe qui s'agite sans cesse en s'arrondissant et en produisant en bruissement particulier. La tête est faite, les mains paraissent et l'apparition marche et parle. C'est une sorte de génération spontanée (1).

Le fantôme a quelquefois le visage du médium, ce qui rend le contrôle difficile ; mais quelquefois aussi l'apparence physique est tout à fait différente. Dans les cas que j'ai observés c'était une femme, alors que le médium est un homme et a de la barbe.

M. Aksakof, qui est l'homme du monde qui a le mieux étudié ce phénomène, a fait cette constatation importante que l'apparence physique est modifiée par la présence de nouveaux assistants.

Pour arriver à obtenir des formes complètes, visibles à une forte lumière, il faut un médium très doué et très bien entraîné, ce qui est fort rare.

Mes expériences, fort nombreuses, m'ont permis d'arriver à cette conclusion que c'est le médium qui produit tout le phénomène par l'extériorisation d'une des images de son inconscient.

Il peut arriver que dans une séance on matérialise l'identité physique d'une personne éloignée, en rapport psychique avec le médium. Alors, si on agit maladroitement, on peut tuer cette personne. *Bien des cas de mort subite peuvent se rapporter à cette cause.* Une forme matérialisée peut disparaître et se reformer instantanément, mais le travail préliminaire de sa génération dure au moins un quart d'heure ; elle peut se maintenir ainsi pendant plusieurs heures même en pleine lumière.

Je pourrais encore en dire bien long sur ce sujet, mais l'expérience m'a prouvé qu'il y a des choses qu'il faut garder pour soi et qu'il est inutile et dangereux de vulgariser.

(1) C'est un véritable accouchement, accompagné chez le médium de douleurs parfois excessives et d'une sorte de pudeur très caractéristique qui rend l'examen du phénomène difficile (*F. K. Gaboriau*).

TRANSMISSIONS DE PENSÉE

J'ai étudié les suggestions à *l'état de veille* parce que cela a une importance capitale dans la théorie des phénomènes. Cela donne particulièrement la clef de l'intervention de personnes éloignées dans les séances.

Tous les sujets ne sont pas aptes à recevoir ou à transmettre. Les uns entendent mentalement le son du mot transmis ; les autres voient l'image mentale du mot, du dessin ou des notes de musique Je ne dispose pas d'assez de place pour citer les expériences ; on en trouvera de curieuses dans le bulletin de la Société psychique de Londres. Je note seulement ce fait que la suggestion agit plus facilement sur l'inconscient du sujet que sur sa conscience ; c'est ainsi que je ne puis rien transmettre à M. Ch., mais que j'ai pu, étant seul avec lui et sans faire de signe, arrêter, faire reprendre, rythmer, par ma volonté, des coups frappés dus à sa médiumnité. Cela est d'une grande importance.

LES CAUSES

Je n'ai rigoureusement observé aucun indice de nature à faire supposer dans ces phénomènes l'intervention d'une personne morte. Les écritures sont une précieuse indication (1). Or, on en retrouve les éléments dans les assistants présents ou éloignés. Il y a un peu de tout, allemand, anglais, latin, grec, langues très connues d'une foule de personnes Quant aux langues anciennes, il y a du chaldéen, du runique, de l'étrusque, de l'arabe, du chinois, du latin du VIe siècle, de l'irlandais ancien et une signature de notaire espagnol du moyen âge. Les causes n'ont jamais pu dire exactement ce qu'étaient ces caractères. Le savant qui les a examinés les a tous retrouvés, sauf un que connaissait un peintre, en rapport psychique avec nous. Tous ces caractères, ce peintre les connaît pour les avoir vus dans des livres ou sur des inscriptions et les avoir notés comme motifs de décoration.

Or le savant en question trouve que ces caractères sont déformés et sans suite ; que souvent un même mot contient des caractères de langues différentes et ne représente aucun sens.

On peut donc ranger ces écritures dans deux catégories :

(1) La plupart de ces « communications » sont insignifiantes et le reste franchement pornographique. Si la théorie spirite avait quelque fondement, ce ne serait vraiment pas la peine de mourir pour en arriver là. On alléguera qu'il y a des esprits bons et mauvais; moi, je dirai qu'il y a des inconscients meublés noblement et dignement et d'autres qui sont une collection de farces et d'ordures : il y a rien de tel que la médiumnité pour faire voir ce qui se cache derrière les cervelles (D. M.).

Les unes indiquent évidemment une cause intelligente et consciente, une volonté d'exprimer une pensée se rapportant à nous.

Les autres semblent n'être qu'une projection inconsciente de mots, de formes imprimées quelque part et projetées comme le phonographe projette inconsciemment les sons qu'on a imprimés sur la feuille d'étain. Ces mots paraissent avoir une vie propre, des affinités spéciales qui les déforment et les groupent ensemble comme les atomes dans une molécule.

Toutes ces manifestations ont un caractère inférieur et sont au plus au niveau des pensées ou des lectures habituelles des médiums ou des assistants. Il est sans doute bien extraordinaire pour certaines personnes que, depuis près d'un an que j'étudie dans d'excellentes conditions de médiumnité, je n'aie jamais, même en le demandant, obtenu de communication de nature à reproduire l'identité d'une personne morte ou à caractériser une relation avec des êtres supérieurs; pourquoi? Vraisemblablement parce que nous ne croyions pas aux esprits, parce que ces causes, je l'ai vérifié bien des fois, sont le reflet des croyances, des idées, émotions du cercle, et qu'il n'y aurait pas d'esprits si l'on ne croyait pas qu'il y en a. En tout cas, si l'on admettait ces esprits, ce seraient des êtres tout à fait inférieurs, incapables de penser par eux-mêmes et comparables à des animaux subjectifs indignes de notre attention. Il en est de même des apparitions; le médium se rend compte que tout cela sort de lui; il décrit, étant entrancé, toutes les phases du phénomène, sent sa pensée se fixer sur une image mentale et la développer. Bien qu'il l'oublie ensuite, il a conscience sur le moment du pénible travail de l'enfantement de la forme. On voit sortir les fluides de son épigastre et on les voit rentrer. La lumière exerce une pression dessus et les refoule; il éprouve une commotion quand on allume brusquement; la respiration, le bruit, certaines idées le gênent; cette gêne est telle que la présence des personnes qui lui sont antipathiques empêche le phénomène. Il sait que sa vie est entre les mains des assistants et ne s'abandonne entièrement que s'il a confiance en eux. En somme, dans ce phénomène, comme dans celui de l'écriture, le médium est le principal facteur, bien qu'il n'en ait pas conscience.

(*A suivre*). D. MAC-NAB.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

La Boîte aux Faits

CAS EXTRAORDINAIRE DE L'INTELLIGENCE D'UN CHIEN

Est-ce intelligence qu'il faut dire? car il ne saurait être question d'instinct dans la circonstance. Est-ce un fait de télépathie *post humum*, d'homme à bête? Comment un profond sentiment d'affection peut-il produire dans cette cervelle d'animal ce phénomène étrange de double vue?

Voici le fait :

Mon beau-frère, M. A. B..., conseiller général dans l'Allier, fit, il y a trois ans, une chute de voiture qui causa dans la région abdominale une contusion à laquelle il ne prit pas garde et qui, lentement et insidieusement, donna naissance à une tumeur de mauvaise nature. Il quitta, il y a quelques mois, sa propriété, afin de se confier aux soins d'un médecin de Clermont-Ferrand où il mourut, il y a environ trois semaines.

Son corps fut ramené directement à la mairie de la commune de Sainte-Ch., pour, de là, être inhumé au cimetière, distant de 3 kil. du château où il résidait. Le cercueil fut déposé sur un tréteau pendant que furent prononcés quelques discours funèbres, et lorsqu'on l'enleva on vit avec étonnement, couché dessous, le chien de chasse favori du maître, que personne n'avait vu entrer. L'animal suivit le convoi et s'assit en face de la fosse.

On ramena le chien à la maison, dans l'après midi on retourna au cimetière et on le revit, qui était revenu et qui regardait la fosse.

Ce chien était habituellement enfermé, en compagnie de quelques congénères, dans une cour fermée d'ordinaire — et surtout pour la circonstance — entourée de murs assez élevés qu'il avait dû franchir d'un bond énorme.

De toutes ces explications, il semble bien qu'il faille écarter la plus naturelle à première vue, celle par le sens de l'odorat. Il est bien difficile en effet d'admettre que l'odeur d'un maître depuis si longtemps éloigné, odeur que la maladie et la mort avaient dû certainement modifier entièrement, modification qu'au surplus l'odorat du chien n'avait pu suivre peu à peu, il est, dis-je, bien difficile d'admettre que cette odeur ait pu arriver aux nerfs olfactifs de l'animal d'une si longue distance, d'autant — raison capitale — que le corps était enfermé dans un *double cercueil* depuis trois jours.

Mais alors de quelle lumière subite avait été frappé ce fidèle animal? Z.

LA GUÉRISON DES PANARIS

L'article de l'*Echo du Merveilleux* du 15 mars, intitulé « La Sorcellerie médicale » me remet en mémoire le souvenir d'un guérisseur non diplômé qui habitait Saint-Denis, il y a un quart de siècle, et qui guérissait les panaris.

Cette manière de sorcier s'appelait Chrétien; il était marchand de vins. Les thérapeutes officiels et diplômés l'ont fait partir de la ville où il avait l'audace de soigner, sans en avoir le droit, un mal très douloureux qu'il ne charcutait pas comme eux suivant la formule et dont il venait à bout en moins de vingt-quatre heures.

Ma mère, qui habitait une petite commune de l'autre côté de la Seine, avait une cuisinière qui s'était piquée au

doigt en préparant un poisson quelconque. Le panari s'était déclaré, le doigt avait doublé de volume, il était dur, rouge, et la pauvre fille avait déjà passé trois ou quatre nuits sans pouvoir dormir, lorsqu'une voisine l'adressa à ce Chrétien.

Le guérisseur versa dans un petit pot de pharmacien un liquide limpide et sans couleur, il prononça dessus des paroles, sorte de prière ou d'incantation, après quoi le doigt fut plongé dans le récipient, et l'eau, nous dit notre cuisinière, se mit incontinent à bouillir. Ensuite il lui fut remis une pommade dont on lui fit de suite une application, qu'elle devait renouveler le soir en se couchant. Il me semble me rappeler qu'elle dut dire certaine prière en faisant le pansement, mais mes souvenirs ne sont point assez précis pour l'affirmer. Quoi qu'il en soit, elle dormit cette nuit-là et, le lendemain matin, son doigt était absolument désenflé, dérougi, la peau en était comme vidée et le mal était parti.

Autant que je puis me rappeler, le guérisseur lui avait seulement fait payer 2 francs, peut-être moins, pour la pommade. L'homme a dû partir après avoir subi un procès, et nous n'en avons plus rien su.

LAUNEY MALLET.

(Il serait intéressant de retrouver ce guérisseur ou, tout au moins, de connaître son procédé. Quelqu'un de nos lecteurs saurait-il nous renseigner ?)

A PROPOS DES PRÉVISIONS DE RENCONTRE

Aurillac.

Monsieur,

Je crois que les explications du Dr Roch, sur les « prévisions de rencontre », ne sont pas aussi concluantes qu'il paraît le croire.

Qu'on soit souvent victime de ressemblances plus ou moins exactes, cela est très vrai, mais rencontrer la même personne deux fois de suite, à quelques minutes d'intervalle et dans des conditions de certitude telles qu'on s'en trouve tout bouleversé, ceci est je crois beaucoup plus rare et ne m'est arrivé, pour ma part, que trois fois en la vie.

Une fois, notamment, j'ai rencontré, avenue de l'Opéra, côté du Théâtre-Français, un homme célèbre que je connaissais *parfaitement* de vue. J'ai remarqué sa rosette rouge, sa figure et sa démarche si caractéristiques avec toute l'attention qu'excitait en moi la célébrité de cet homme, et voilà qu'arrivant au bout de l'avenue, côté de l'Opéra, je rencontre de nouveau le personnage, avec le même costume, la même démarche et la même décoration, et je m'arrête de nouveau pour le voir passer !

J'avoue que j'en ai éprouvé un léger frisson.

J'ai toujours eu depuis vaguement dans l'idée que s'il est vrai que la pensée peut quelquefois se matérialiser, ou bien l'enveloppe fluidique devenir visible, c'est l'une ou l'autre que l'on voit précédant la personne connue. Cette personne doit ressentir à ce moment même une profonde distraction qui ne provient que de son extériorisation momentanée.

Je ne suis pas éloigné de croire, en effet, que lorsque nous avons une de ces distractions pendant lesquelles nous ne voyons pas une voiture qui vient sur nous ou bien nous n'entendons plus une personne qui nous parle, c'est tout simplement que nous nous promenons loin de là. Notre esprit est littéralement ailleurs.

Veuillez agréer, Monsieur, mes bien sincères salutations.

E. F.

POUR M. DE NOVAYE

24 mars 1906.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Dans l'*Echo* du 15 mars (rubrique « Çà et là »), M. de Novaye, à propos des deux voyantes de Mme Maurecy qui croient la guerre probable avec des résultats opposés, dit qu'on peut très bien les mettre d'accord : l'une verrait la lutte prochaine et désastreuse, l'autre la guerre plus éloignée et victorieuse. Pour moi, j'avoue ne connaître que l'invasion allemande qui doit, dans quelques années, coïncider avec la guerre civile qui sévira alors en France. Après des alternatives de succès et de revers, on repoussera les envahisseurs et on obtiendra un succès éclatant ; c'est à cette époque qu'on entendra le cri : Tout est perdu ! bientôt suivi de celui-ci : Tout est sauvé ! et que se réalisera la vision d'une religieuse qui, dans une extase, s'écrie : « O « puissance de Dieu ! tous les méchants sont anéantis ! » Auparavant auront eu lieu bon nombre de fléaux, des catastrophes, des cataclysmes par lesquels, selon tant de prophéties, Dieu châtiera la France de son impiété et la ramènera à la foi. Le grand roi rétablira la paix à l'intérieur, préparera le règne de Dieu sur la terre et replacera la France à la tête des nations. Tout cela est très clair dans la prophétie, mais, je le répète, je n'y découvre pas d'une façon aussi nette la prochaine guerre ; aussi, comme M. de Novaye est très versé dans l'étude des prophéties et que pour moi il fait autorité, je le verrais très volontiers publier les textes sur lesquels il s'appuie.

Si nous sommes battus à plates coutures, nos vainqueurs exigeront certainement l'annexion d'une nouvelle portion de notre territoire, prise dans la Lorraine et même peut-être dans la Champagne, et il est vraisemblable qu'il en est fait mention dans les documents prophétiques. Il serait aussi intéressant de connaître l'époque de cette guerre prochaine. Est-ce elle qui renversera notre gouvernement maçonnique ? Depuis qu'il a rompu le Concordat, bien des hommes politiques ne doutent plus de sa chute, d'après le proverbe : « Qui s'attaque au Pape, en meurt ». Du reste, si j'interprète bien Nostradamus, quelques années seulement nous sépareraient de l'arrivée du grand roi. Voici le texte :

Par quarante ans l'Iris n'apparaîtra,
Par quarante ans tous les jours sera vu.

Cent. 1. q. 17.

L'iris, c'est la Légitimité.

Le grand roi qui la représente doit régner trente-sept ans huit mois, c'est-à-dire près de quarante ans, période pendant laquelle doit briller l'Iris. Les quarante ans d'éclipse sont vraisemblablement de la chute de l'Empire à l'avènement du Grand monarque; quatre ans environ nous sépareraient seulement de cette époque, peut-être moins, les dates prophétiques comportant toujours une certaine élasticité. Si dans ces quatre ans on intercale un potentat, qui doit régner peu de temps, il est vrai, on conçoit que le régime maçonnique jouirait de son reste et que les évènements pourraient se précipiter. Dans ces conjonctures, des renseignements précis seraient bien accueillis et, même à défaut de textes inédits, l'opinion de M. de

Novaye ne serait pas sans valeur aux yeux de ceux qui ont étudié les prophéties.

Veuillez donc, Monsieur le Directeur, user de toute votre influence auprès de M. de Novaye pour le prier de nous dire ce qu'il pense réellement de cette guerre prochaine, et agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Dr L. C.

LA SORCIÈRE DE GAZINET

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Un de vos abonnés vous serait reconnaissant de dire quelques mots dans votre Revue sur la « sorcière de Gazinet » (près Bordeaux). On cite d'elle des faits si merveilleux que l'écho s'en est répandu dans Bordeaux et le Sud-Ouest.

Les faits qui nous sont cités nous présentent la personne en question principalement comme guérisseur ; rien qu'à toucher des effets ayant appartenu à une personne, elle connaîtrait la nature de la maladie...

Une personne s'étant présentée chez elle pour une consultation et lui apportant une paire d'oies en rémunération se serait vu éconduire avant toute explication par la « sorcière » qui lui aurait dit, et *avec raison* : « Va t'en, tu as volé cela »...

Un autre la consultant sur la maladie de son enfant aurait eu cette réponse : que c'était là un sort jeté par une voisine et que cette personne serait *frappée de mort* au moment où la mère de l'enfant malade ferait telle et telle chose que la « sorcière » lui conseillait. Le tout arriva comme prédit (!!!)...

On cite quantité de faits que je ne m'amuserai pas à vous redire, mais nous sommes trois ou quatre lecteurs de l'*Echo*, qui seraient bien aises de voir un petit reportage sur cette personne dans vos colonnes.

Agréez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments très distingués.

DAVIGNAC.

ÇA ET LA

Pressentiments

On lit dans les Mémoires du général Thiébaut, tome III, page 497 :

« ... Il y avait douze ou quatorze jours que je luttais contre la mort, avec une énergie sans laquelle je n'aurais pas survécu à ma blessure, lorsque je reçus de ma femme — Mme Thiébaut était alors à Tours — une lettre datée du 2 décembre au soir et par laquelle elle me disait que, se trouvant dans la chambre de sa mère, cet après-midi, à trois heures, elle travaillait à la fenêtre en causant de ses malheurs et de ses peines, lorsqu'une *flamme semblable à celle des coups de feu*, lui passa devant les yeux. A l'instant, elle avait jeté un cri et s'était réfugiée auprès de sa mère : « L'horreur que m'inspira le Cher au moment où je perdais mon pauvre frère, ajoutait-elle, me revint à la pensée ; je ne suis pas superstitieuse, mais, après de si cruels malheurs, après un tel fait, toutes les appréhensions sont horribles. Je ne reviendrai donc du bouleversement que j'ai éprouvé que quand j'aurai de toi des nouvelles postérieures à ce jour ».

« Pour comprendre ce passage de sa lettre, il faut savoir que, lorsque son frère se noya, comme je l'ai dit, en passant la Doria près de Turin, Zozotte — petit nom de Mme Thiébaut, — qui avait quitté Orléans et s'était réfugiée à Tours, se trouvait ce jour-là chez une de ses amies, à la campagne de Saint-Avertin.

« Toutes deux étaient en promenade au bord du Cher lorsque brusquement Zozotte eut un mouvement d'effroi se couvrit les yeux de son mouchoir et, aux instances de son amie, ne répondit que par ces mots : « Rentrons, rentrons, la vue de l'eau me fait horreur. » Or, Zozotte avait eu précisément cette vision répulsive à l'instant où se noyait Amédée, et sa lettre que je reçus de Brünn et qui était datée du jour même de la bataille d'Austerlitz, — à l'heure où je reçus ma blessure — le général Thiébaut avait été blessé très dangereusement à Austerlitz, à trois heures — témoignait d'une coïncidence de pressentiment analogue... »

Une apparition de l'empereur Maximilien

Le récit qui va suivre est tiré de la *Revista de estudios psiquicos* :

L'empereur Maximilien, fusillé il y a trente-neuf ans à Queretaro, est apparu récemment dans son château de Miramar au gardien qui le fait visiter d'ordinaire aux étrangers. Ce dernier avait été au service de Maximilien lorsqu'il n'était encore qu'archiduc et avait conservé un véritable culte pour lui.

Un jour se présenta au gardien un visiteur qui, d'une voix grave et douce, demanda à entrer au château. Bien qu'il fût déjà tard et que l'heure de visiter fût passée, le guide prit néanmoins ses clefs et fit entrer l'étranger, dont la tête était couverte de façon à cacher presque le visage. Presque rien n'était changé au château depuis la mort de Maximilien. L'étranger traversa le jardin, prenant les chemins les plus courts, comme si tout lui était familier. En entrant dans le palais, l'homme fit tomber son capuchon et découvrit son visage dans lequel deux yeux bleus et clairs attiraient d'abord l'attention. Quelle ressemblance frappante avec un portrait de Maximilien en pied qui se trouvait précisément dans la salle où se tenaient les deux hommes ! Le guide était tremblant, la gorge sèche, incapable de proférer une parole.

On traversa une série de pièces et on monta un escalier conduisant aux appartements réservés. La nuit tombait rapidement et les fenêtres ne conservaient que quelques reflets des rayons du soleil couchant. L'étranger s'arrêta dans la chambre de Maximilien, se croisa les bras et resta absorbé dans une contemplation douloureuse. Le garde, les yeux irrésistiblement fixés sur lui, était muet de terreur et défaillant. Soudain l'inconnu se dirigea vers un coin de la pièce et dit d'une voix empreinte d'une tristesse poignante : « Cette table n'était pas ici jadis... elle était placée au milieu de la pièce. » Alors le vieux serviteur tomba aux genoux de l'homme et s'écria d'une voix décelant à la fois l'épouvante et la joie : « Majesté ! est-ce vous ? » Mais l'autre s'éloigna du garde, qui voulait lui baiser les mains, et disparut soudain par une petite porte, qu'on n'ouvrait jamais aux visiteurs.

Trois princesses allemandes et le merveilleux

Chateaubriand dit de la princesse Amélie-Marianne de Hesse-Hambourg, femme du prince Guillaume de Prusse : « ... Dans les salons inhabités derrière le château, sur la

Sprée, elle me montrait une chambre hantée à certains jours par une dame blanche, et, en se serrant contre moi avec une certaine frayeur, elle avait l'air de cette dame blanche. De son côté, la duchesse de Cumberland me racontait qu'elle et sa sœur la reine de Prusse, toutes deux encore très jeunes, avaient entendu leur mère, qui venait de mourir, leur parler sous ses rideaux fermés. »

(Chateaubriand. Mémoires d'outre-tombe. Edit. Biré. IV. 199.)

A TRAVERS LES REVUES

LE RIDEAU DU CABINET DES MATÉRIALISATIONS

Beaucoup de ceux qui n'ont jamais assisté personnellement à des expériences de médiumnité, de matérialisation notamment, se demandent pourquoi ces expériences exigent l'aménagement de ce qu'on rappele « le cabinet ». Il est certain qu'à première vue, ce cabinet semble surtout destiné à protéger la fraude. Ce n'est là cependant qu'une apparence. Le « cabinet » pour les expériences de matérialisation est aussi nécessaire que « la Chambre obscure » pour le développement des clichés photographiques. Quelle est d'ailleurs l'expérience scientifique qui n'exige pas, pour sa réussite, une série de conditions parfois étranges ? Quoi qu'il en soit, voici sur cette question de cabinet (qui n'a rien de commun avec la raison d'Etat) un article intéressant que nous trouvons dans la *Revue Spirite* :

Une des principales objections de certains adversaires du Spiritisme est la suivante : « Pourquoi un rideau « ferme-t-il le cabinet où doivent se matérialiser les Esprits? Quel besoin ont-ils de cette ombre mystérieuse qui peut faire supposer qu'on a affaire à des prestidigitateurs ? »

Je me permettrai de conseiller à ces adversaires, s'ils sont sincères — car des autres je n'ai cure — d'avoir recours à l'analogie et à l'intuition.

Pour ce qui est de l'analogie, ils se seraient demandé s'il n'y a pas, ainsi que dans la structure de l'œil, une certaine ressemblance entre la chambre noire de l'appareil photographique et le réduit où les Invisibles prennent une forme pondérable et tangible ? Et, s'ils l'ignorent, ils se seraient documentés et auraient appris ceci : La chambre noire est constituée par un soufflet réunissant l'objectif au corps d'arrière portant une plaque dépolie. Non seulement il faut pour que l'image puisse se former sur une plaque d'argent soumise aux vapeurs d'iode, que cette image soit exposée quelques instants à la chambre noire, mais encore que les plaques sensibilisées ne soient manipulées qu'en un laboratoire obscur, éclairé par une lumière rouge, ce qui est une condition *sine qua non.*

Ils auraient encore appris que, dans la machine vivante, les choses se passent à peu près de la même manière : que le principe vital, à partir du moment de la conception de l'être, se réfugie dans l'obscurité des entrailles maternelles et que tout le travail mystérieux qui s'accomplit est d'autant plus parfait qu'il s'exécute plus rigoureusement.

Procédant alors par analogie, ils se diraient que si la lumière ne peut influencer la plaque collodionnée qu'avec l'emploi indispensable de la chambre noire, il doit être de même absolument admissible que l'esprit qui a déjà tant d'obstacles ambiants à surmonter, ne puisse arriver, sans le secours d'une obscurité relative, à concréter, à donner une cohésion, et, enfin, une forme corporelle momentanément agissante et vivante aux fluides extériorisés par le médium et par les assistants et mêlés aux siens propres, lesquels seraient insuffisants seuls et privés du substratum matériel sans lequel il serait impossible à ces fluides réunis de s'objectiver sur le plan terrestre.

Une preuve corroborante fournie par l'expérimentation c'est que les formes matérialisées se désagrègent à la lumière et fondent comme la cire devant un brasier.

Ayant ainsi admis la relation de cause à effet, nos adversaires auraient été contraints de chercher d'autres objections aussi faibles peut-être.

Nous ajouterons que la création entière obéit à des lois inexpliquées encore pour la plupart, hélas ! mais impérieuses et inéluctables qu'il faut rigoureusement observer quand il s'agit d'obtenir un résultat ne laissant plus de place au doute.

Gravons dans notre mémoire ce qu'écrit à ce sujet Charles Richet :

« Il n'y a rien d'absurde à admettre que la lumière « exerce une influence inhibitoire sur certains phéno- « mènes. On entend dire communément : « S'il faut « l'obscurité aux spirites c'est uniquement parce qu'avec « l'obscurité toutes les fraudes sont possibles », mais cette « conclusion est ridicule. Le photographe a besoin pour « développer ses plaques d'une salle sans lumière, et ce « serait une étrange objection à la photographie que de « lui reprocher ses opérations mystérieuses à l'abri de la « lumière.

« Cet exemple de la photographie est bon à méditer, « car il prouve que la lumière peut très bien gêner certains phénomènes et qu'il faut peut-être l'obscurité com- « plète pour telle ou telle expérience.

« En outre, on aurait tort de considérer comme nulles « toutes expériences faites dans l'obscurité, car si l'on « prend des précautions minutieuses, certaines superche- « ries ne peuvent avoir lieu même dans l'obscurité com- « plète. »

En fait de doute et de matérialisations d'esprits, nous croyons que ces dernières auront fini par dissiper ce qui restait du premier en celui de l'éminent physiologiste psychologue Charles Richet, professeur à la Faculté de Médecine, esprit d'une vigueur et d'une netteté extraordinaires. Il en convient lui-même. Il y a au fond de son aveu une sorte de réticence plus apparente que réelle, bien excusable lorsqu'il s'agit de rompre en visière avec la sacro phalange officielle matérialiste dont on était le plus bel ornement et qui tient d'autant moins à vous lâcher qu'elle compte peu de Claude Bernard et de Charles Richet.

Quoi qu'il fasse et dise maintenant, ainsi que Crookes, Wallace, Myers et tout ce qui compte et comptera dans l'humanité, Charles Richet est des nôtres. Il appartient désormais à la phalange des chercheurs d'avant-garde, aux pionniers glorieux de l'avenir, à ceux qui résoudront scientifiquement, irréfutablement le plus grand des problèmes : cela de la survie.

JEAN ROUXEL.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-73